

J'ai voyagé à ma guise avec la plus grande liberté à travers cette histoire presque authentique. Je me suis autorisé à endosser les personnages réels et à en créer d'autres de fiction. Au moment de vous écrire ces lignes, mon cœur est sicilien. Car l'histoire des Guccio est un long chemin que j'ai parcouru avec eux. Je vous invite à me suivre.

Pierre Paul Nélis

Je tiens à remercier pour leurs participations amicales, les personnes suivantes :

Mario Guccio pour m'avoir autorisé à accompagner son grand-père tout le long de cette histoire.

Jean-Jacques Richard pour son œil de photographe et le jeune Nolan dans le rôle de Calogero sur la première de couverture.

Hervé Jacques pour son aide précieuse à la correction de mon roman.

Carine Geerts pour ses nombreuses relectures et ses suggestions.

Pierre Bruder et les éditions Brumerge de leur fidélité et de leur confiance à me suivre dans mes réalisations.

Moi-même, pour m'avoir fait rêver et voyager dans ces pays magnifiques que sont la Sicile et l'Italie.

Le sanglier des Ardennes belges



Le vendredi 9 juillet 1943, à Palerme.

Nous sommes le vendredi 9 juillet 1943, en Sicile. Très exactement sur le port de Palerme. Il est sept heures du matin. Le jour s'est levé mouvementé. Il fait déjà une chaleur accablante sur l'île. Des rafales de vent secouent les embarcations. Sur la jetée, le vieil Admeto déploie son filet de pêche. De nombreuses frégates, oiseaux noirs de grande taille plongent tels des faucons crécerelles sur les petits poissons restés coincés dans les mailles du filet. Agacé, le vieil homme jure et peste contre les volatiles.

Le jeune Dionisio arrive en courant près du pêcheur.

— Admeto, as-tu vu Mario ce matin ?

Le vieil homme grommelle :

— Oui, il est parti pour voir sa mère, à Torretta. Personne ne va sortir cette nuit. La tempête va faire rage.

Admeto marque une pause.

— Saloperie d'oiseaux. Qu'ils apprennent à nager au lieu de venir m'emmerder.

Dionisio retire la ceinture en cuir de son pantalon de toile.

Il s'empresse d'essayer de chasser les frégates en sautant et en poussant des cris guerriers.

— Il revient quand ?

Admeto rit et hausse les épaules en voyant le jeune homme sautiller.

— Je ne suis pas dans les secrets des dieux. S'il n'est pas de retour d'ici la tempête terminée, on sortira à deux. Aide-moi à ranger le filet sur le bateau.

À quelques kilomètres de là, Mario a emprunté les raidillons qui raccourcissent la montée vers le village de Torretta. Les passages sont fort escarpés. Ceux-ci lui demandent plus d'énergie encore que par la route. Mais cela n'a pas d'importance. Il bénit le mauvais temps qui s'annonce. Cela fait plus d'un mois qu'il est à Palerme, sa mère doit se languir de lui. Il veut aussi avoir des nouvelles de sa femme et des enfants. Cet éloignement de la ville de Palerme tombe à pic. Il s'y sent surveillé. Depuis quelques mois, il vole des couvertures et des conserves aux Allemands qu'il revend au marché noir. Il faut dire que ça lui est facile. Le magasin est à côté du garage où se trouve l'atelier mécanique. Il y assure en tant que mécanicien, la maintenance des side-cars de l'armée allemande. Cette dernière semaine, la guerre semble tourner mal dans le pays. Il a vu le comportement des soldats allemands devenir plus agressif. Tout en grim pant, il se félicite d'avoir convaincu sa femme de partir avec les enfants. Pour cela, il avait prétexté le décès imminent d'un membre de la famille. Il avait réussi à obtenir un document officiel rédigé en double exemplaire à la Kommandantur. Ces documents allaient permettre aux Guccio de se rendre dans le nord de l'Italie.

Pendant le voyage, son épouse Serafina aura la présence d'esprit d'éviter Milan, car la Gestapo y a la réputation d'être une des plus violentes du pays. On parle d'un nouveau venu, un

officier SS débarqué depuis peu de Lybie. Un certain Théodore Zaewecke¹. Cet homme traque les Italiens antifascistes et les Juifs avec une rage déterminée.

Serafina ne fera qu'une courte halte à Verona avant de rejoindre le lac de Côme. La maman de Mario, trop âgée pour faire le voyage, avait souhaité rester au village de Torretta.

Cet été 43 est particulièrement torride. Le soleil, jour après jour, a blanchi les pierres et a jauni les rares points de verdure. La forte chaleur qui s'échappe du sol crée des scènes fantomatiques. L'œil y voit des mirages : le passage d'un troupeau de chèvres et son berger, une vieille femme toute vêtue de noir, qui porte un lourd fagot de bois, un cavalier qui s'éloigne. Il n'en faudrait pas plus, pour sombrer dans la folie. Il soupire, la lourde chaleur l'accable. Il n'a aucun moyen de se mettre à l'ombre. La garrigue aride est dépouillée d'arbres. Les arbustes de myrte ne diffusent plus leur parfum. Un air brûlant et sec souffle. Il soulève la poussière de calcaire.

Depuis quelques minutes, son attention s'est portée sur le manège impressionnant d'un bon millier d'étourneaux. La formation en vol est inhabituelle à cette saison. Chaque oiseau semble effrayé. La nuée est incroyablement noire et serrée comme le sont les raisins sur la grappe du pied de la vigne. Cette danse vive et rapprochée le déconcerte. Elle tourbillonne comme si des prédateurs étaient annoncés. Il pense sérieusement que cette nuit va être chahutée. Il sort de sa poche, un mouchoir. Il s'essuie le front et les mains. Il boit une longue rasade d'eau fraîche à la gourde qu'un soldat allemand lui a échangée contre du saucisson de cochon noir.

La vingtaine de kilomètres entamée il y a quelques heures, lui semble interminable. Il n'a pas encore aperçu la

¹ *Théodore Zaewecke : 1911-2002. Inscrit au parti nazi depuis 1925. Il s'engage dans la SS, en 1937. Extrait de « Six mois sous la botte » de Paul Ghez – Édition Le Manuscrit.*

moindre habitation. Ce vendredi 9 juillet 1943, la nature semble s'être endormie. Çà et là, seules quelques fleurs en pleine éclosion offrent un spectacle bucolique. Est-ce le vent trop chaud et la température beaucoup trop élevée qui font que la montagne est morte ? Mario reprend sa marche. Au cours de la montée, il croise un lièvre et quelques lézards verts qui s'enfuient à son approche, mais sur les arbres et dans les taillis, aucun chant d'oiseau. Pas de mésanges, pas de fauvettes et pas d'hirondelles non plus. La fin du jour descend doucement sur la lande, un vent plus frais enveloppe la colline. Sous le crépuscule naissant, le village apparaît. À son passage, quelques vieilles femmes chuchotent, il les salue. Elles lui répondent d'un signe de la tête. Un chien bâtard très maigre le rejoint et le talonne. Il jappe et flaire la besace en toile.

— Tu sens mon saucisson et mon jambon, va au diable !
Mario n'est pas d'humeur. Il se retourne et chasse l'animal.

Le chien s'éloigne promptement, mais sans pour autant abandonner la partie. Tous les deux arrivent devant la maison. Mario actionne la grille en fer forgé qui chante, il entre dans la cour et la referme sur le canidé.

— Mama !

— Mario, mon garçon ! Quelle bonne surprise ! Je me languissais de te voir. Tu dois être fatigué ?

Tous les deux se serrent, heureux de ce moment.

— Ça va ! C'est la canicule et le vent infernal qui ont été pénibles. Le vent a été brûlant, sec et salé. Il me colle à la peau, mais bon, je suis arrivé.

Il pose un baiser dans le cou de sa mère.

— Je t'ai apporté un jambon de la ville. Il pèse près de quatre kilos. J'ai du saucisson, du vin et tes biscuits d'amande
Machinalement, sa mère saisit le sac.

— Viens, ne reste pas là ! Entrons dans la maison.

Tout le long de la soirée, il parle de Palerme. De l'aide qu'il reçoit du vieux pêcheur Admeto. De ses coups menés en

douce dans les réserves alimentaires des Allemands en place. Ils sont sur le qui-vive depuis quelques jours. Il a vu de fréquents détachements de soldats et moins d'officiers aux terrasses. Il sort de sa poche arrière, une liasse de billets de cinq liras et de cinquante liras. Sa mère lui fait signe de la ranger. Elle dit avoir peur, elle ne veut pas qu'il se fasse prendre et se faire pendre ou fusiller. Il la rassure. Elle lui parle de sa femme et de ses enfants. Tout va bien. Ils sont à la frontière suisse. Là-bas, c'est calme. Juste des patrouilles et des douaniers. Mario sourit, heureux de ces nouvelles. Dehors, la nuit a posé son grand manteau noir sur l'île. La tempête s'est enfin levée. On entend dans le lointain, des volets mal fixés qui cognent les murs. Il sort de la maison et ferme la grille avec la grosse clef. Il range la vieille brouette de bois contre le mur de pierres et couche le banc sur la terre battue. La maison s'endort rapidement. Durant la nuit, tous sont réveillés par des explosions. Mario ouvre la fenêtre et observe l'horizon. Il distingue des fumées qui forment des épaisses masses de nuages noirs. Sa mère ouvre la porte de sa chambre.

— Que se passe-t-il ?

— C'est du côté de Palerme. Regarde, le ciel est en feu.

Toute la nuit, Palerme s'écroule sous les bombardements des Américains², en emportant avec elle, les Palermitains. Au matin, un homme raconte aux villageois que la ville est détruite. Il y a des soldats américains qui tirent à bout portant sur tout ce qui bouge. Mario serre sa mère dans ses bras. La douleur et la colère bloquent les ventres. En ville, il y a les cousins et les amis.

La guerre pour eux, semblait être ailleurs.

— Tu dois fuir avant que des soldats n'arrivent. Les Allemands vont sûrement se replier, ils voudront se venger. Va ! Rejoins ta femme et tes enfants.

² *Après avoir bombardé les côtes siciliennes, le 9 juillet 1943, le débarquement des alliés se fait dans la nuit du 9 au 10 juillet, à Palerme.*

Bien organisée, la mère de Mario prépare un sac de toile avec deux ou trois vêtements et des biscuits secs. Elle remplit la gourde d'une eau bien fraîche. Mario l'embrasse et quitte le village.

Le jour s'est levé sur toute la Sicile. Il parcourt une venelle, satisfait cette fois, d'être à l'ombre régulièrement. À l'approche du village de Giacalone, il court-circuite la route principale qui mène au centre du bourg. Depuis un bon quart d'heure, il a la sensation d'entendre des pierres rouler derrière lui. Il s'est retourné à maintes reprises pour écouter et observer les alentours. Il s'est même planqué derrière l'un ou l'autre bosquet. À part le bruit du vent, rien ne s'est manifesté. Se sentant à découvert sur le chemin, il accélère le pas.

Après sept heures d'une marche éprouvante, il accuse la fatigue et décide de se reposer une heure. Une fois retapé, il pourra reprendre la route et rejoindre Ficcuza avant la nuit. Il aura parcouru soixante kilomètres sur la journée. Il aperçoit avec soulagement, un massif d'arbres qui offre une large zone d'ombre. Il s'y rend et s'assoit contre un tronc. Quand soudain, il remarque un homme qui a suivi son chemin. Il se glisse à couvert. L'homme est jeune. Il marche d'un pas alerte. Soudain, il s'arrête. Il porte un regard vers les arbres où Mario est planqué. Il décide, à son tour, de se mettre à l'ombre. Arrivé à hauteur de l'oasis, il déboutonne sa braguette et se met à pisser. Le gamin a, à peine vingt ans. Il porte une élégante casquette « Arnold » en tissu gris foncé. Ses cheveux sont en bataille, collés sur le front par la transpiration. Il a l'œil noir et vif.

Mario émet un sifflement qui bloque l'activité du pisseur.

— Pst ! Fais gaffe en pissant, je ne suis pas très loin.

Le jeune homme sursaute.

— Qui v'là là ?

Perplexe, il ne sait plus trop quoi faire. Son accordéon gêne ses mouvements. Pudique, il tente de se détourner de la voix et se pisse dessus. Mario s'amuse de la scène.

— Tout doux, mon grand, fais à ton aise, rengaine ton fusil à un coup. Je fais la route depuis ce matin, j'ai fui Palerme. Mon nom est Mario. D'où tu viens, l'ami ?

— Je m'appelle Dagoberto. C'est malin, tu m'as flanqué une de ces trouilles. Je me suis pissé dessus. Je vais puer la rage. Je viens aussi de Palerme. Je rentre chez moi, à Ficcuza.

Le jeune homme dit avoir quitté la ville juste avant les bombardements. Il y jouait de l'accordéon aux terrasses des cafés. L'instrument est avant tout, un prétexte pour essayer de savoir où sont ses parents. La Gestapo les a arrêtés le 15 juin, à Ficcuza. Sur la route, il a croisé peu de gens qui fuyaient. C'était juste avant de prendre le chemin que Mario a emprunté. Les deux hommes se cachent sous la zone la plus ombragée. Étonnés, tous deux constatent n'avoir pas croisé d'Allemands le long du chemin. La côte étant sous les feux des Américains et des alliés, c'est par ce côté qu'ils devraient passer. Les deux hommes s'assoupissent confiants l'un envers l'autre. Mario a placé son sac de toile sous sa tête, ils s'endorment. Une bonne heure et demie se passe, ils se réveillent et se lèvent. Chacun saisit ses affaires et remet son couvre-chef. À ce moment très précis, ils entendent au loin le bruit sourd d'une moto. Mario fait signe au jeune homme de se planquer. Ils fixent du regard le tournant. Un side-car allemand déboule à vive allure. Le pilote est penché sur le guidon de sa moto, tandis que l'autre tient une mitrailleuse.

Mario s'exclame.

— Merde, c'est une MG 42 que le passager tient.

Dagoberto s'est tourné vers lui, admiratif.

— Tu t'y connais ! À cette distance, t'as l'œil.

Mario continue ses explications.

— C'est un calibre de 7,92mm. Une mitrailleuse qui tire de 900 à 1200 coups à la minute. Pas de danger, elle demande une bonne stabilité. Elle est alimentée par des bandes métalliques. Ces bandes sont dans le coffre situé à l'arrière du passager.

Le jeune homme l'écoute avec intérêt.

— Je travaillais encore il y a deux jours au dépôt de Palerme. J’y étais mécano. Je me demande ce que ces deux types font là, seuls sur cette route. C’est une estafette, une BMW R12. Sans doute une moto fraîchement débarquée de Libye. L’avantage de cette bécane, c’est son bruit, son potin est reconnaissable. On va attendre un moment, il est possible qu’un convoi suive à distance.

Mario marque une pause, il observe le side-car.

— Ou alors, ces deux-là desservent le courrier.

L’estafette disparaît à l’horizon. Ils l’écoutent s’éloigner. Puis ils se retournent vers le tournant pour tenter de voir s’il y a bien un convoi militaire qui suit. Mais, le silence se pose à nouveau sur la campagne. Ils reprennent la route et décident de se suivre à une bonne distance l’un de l’autre. Ce qui permet de se planquer en cas d’urgence.

Au fur et à mesure du temps qui passe, la température grimpe et le soleil frappe dur. La terre plus aride reste parsemée de petits feuillus malingres. Ils devraient atteindre le village de Ficuzza, en fin d’après-midi. Dagoberto imite le son du rapace pour attirer l’attention de Mario. Ce dernier se retourne vers lui et l’attend. Arrivé à sa hauteur, il lui annonce une bonne nouvelle...